

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 24, AV. DUQUESNE, PARIS 7^e - 01 53 69 00 25

VOYAGE DU SOUVENIR

Plutôt que de vous présenter un compte rendu linéaire de ces journées de recueillement et de rencontres, nous avons choisi de vous donner les réflexions d'enfants et petits-enfants qui accompagnaient leur mère. Ils étaient nombreux autour de Jacqueline Fleury, Christiane Rème, Marie Fillet, Marie Zamansky, Annette Chalut et aussi Isabelle avec sa fille Pauline et Philippe, deux des enfants de Geneviève, quelques amis...

Leur enthousiasme à vouloir se retrouver par la suite, de « faire quelque chose », nous faisait espérer de nombreuses réponses personnelles ou collectives. Deux mois sont passés. C'est en urgence que nous sont parvenus les textes que nous publions ci-dessous et dont nous remercions vivement les auteurs.

Pour celles qui, comme moi, n'avons pas voulu ou pas pu nous déplacer nous transcrivons ici le message de M. Hamlaoui Mekachéra, Secrétaire d'Etat aux Anciens combattants auprès du ministère de la Défense ; il succéda sur la place d'appel du camp aux discours de bienvenue de M. Matthias Platzeck, ministre-président du Land de Brandebourg. La présidente du Comité international de Ravensbrück, notre amie Annette Chalut prit ensuite avec chaleur la parole.

D. V.

4^e P 4616

Ravensbrück, 15-18 avril 2005

Paroles de proches

Premier voyage à Ravensbrück. Soixante ans après la libération du camp. Jamais je n'avais pensé que maman voudrait y aller. Elle s'y était toujours refusée. Mais ce serait sans doute le dernier voyage avec l'ADIR. J'avoue que j'étais inquiète de ce qu'on allait découvrir et vivre.

Par la vitre du car, je regardais le magnifique coucher de soleil à travers les arbres pensant à celui que maman avait admiré à Ravensbrück et qu'elle nous décrivait si souvent au cours de nos promenades. Au même instant, ma voisine me dit : « Ah ça ! on a eu le temps de les admirer les couchers de soleil et les levers aussi pendant les appels qui duraient des heures ! »... Le coucher de soleil n'avait plus la même allure. Le ton était donné et cela continua ainsi pendant tout le voyage.

Le lac

« Et là, ça ne ressemble pas du tout, il n'y avait pas d'arbres autour du lac. Il y avait des dunes, du sable, des rails, des wagons, pas d'arbres sauf ce gros là peut-être. Et que des bâtiments. Et là on déchargeait les péniches, on coupait les joncs dans l'eau jusqu'à la taille... ». Toujours cet étonnement qui reviendra souvent tout au long de ces trois jours. Soixante ans ont passé...

Brouaha, confusion, bousculade autour de la maquette. Elles sont là, les anciennes : elles parlent toutes en même temps, les paroles s'entrechoquent ; elles cherchent à s'y retrouver, s'interpellent les unes les autres, se corrigent, se reprennent. On les sent fébriles, désemparées et en même temps elles rient de leurs erreurs : ...

« La tente, c'était là ? Mais non, là !... Je ne reconnaissais pas du tout !... Mais où est la gare ? Non pas celle-là, la petite. Il y en avait une autre, j'en suis sûre, une petite tout près des maisons des SS ; j'ai fait le porteur !... Où sont les douches ? Le bunker ? »... La longue baguette passe de main en main pour montrer là, le crématoire, là, la chambre à gaz...

Silhouettes à l'entrée du Jugendlager

Un des moments les plus forts de ce voyage. Un chemin dans les bois et soudain un vaste terrain sans arbres comme boursouflé. Quelques pan-



cartes indiquent l'emplacement des baraques. On sent que là se sont passées des choses horribles quand le Jugendlager a été transformé en camp d'extermination, début 45 je crois : « Terrible ce que supportaient les femmes ici. Elles ont toutes été assassinées » alors que les SS leur permettaient le repos... Vous étiez encore bouleversées en parlant, la gorge nouée...

Célébration religieuse dans le bunker

Le bunker, intact... Les petites ouvertures grillagées des cellules. Là, en bas de l'escalier à gauche, celle où a été enfermée votre amie Geneviève. Et celle de la schlague, horrible... Chaque pays a sa cellule mémoriale : la nôtre, celle de la France, me semble laide, incompréhensible. Dans la cellule italienne les murs sont couverts des dessins bouleversants de Violette Lecoq qui « rendent bien l'atmosphère de la vie au camp ».

Et là dans ce lieu sinistre, dimanche après-midi, un poignant service religieux juif, chrétien.

Bunker comble ; recueillement, émotion encore, larmes, et pour finir remontée vers la lumière, chacun une bougie à la main, en chantant *Laudate Dominum*.

Fleurs et cendres

Moment intense : elles jettent des œillets dans le lac, là où elles jetaient les cendres de toutes leurs camarades mortes ici. Elles se regardent, se soucient, sans un mot, se tiennent les mains, sourient toujours...

Quelques moments émouvants de notre voyage : l'inauguration en plein vent et plein soleil du « lieu des noms » (pendant laquelle je soutenais Marie qui s'endormait), la projection du film « les femmes de Ravensbrück » (c'est



une autre Marie qui s'assoupissait), le dévoilement d'une stèle au lieu de la Tente, les accolades avec d'anciennes déportées de Pologne ou d'ailleurs, le dépôt de gerbes au monument russe avec les généraux si fiers et ces vieilles femmes russes, certaines en pleurs, les beaux discours d'Année, les trajets en car qui nous permettaient de parler avec l'un ou l'autre de notre groupe et la découverte sur des panneaux commémoratifs, de vos visages si beaux, si jeunes d'il y a 60 ans.

« A vous toutes, merci.

Votre complicité, votre profonde amitié nées dans la guerre n'ont jamais cessé : nous en avons été les témoins

émus pendant ces quelques jours. Vous êtes toujours celles que vous étiez ... Finalement, j'ai compris ce que j'entrevois depuis longtemps. Ce n'est pas Ravensbrück qui vous a appris la camaraderie, l'entraide, le courage, la ténacité, l'espérance (et l'humour !). Toutes ces valeurs vous les aviez avant, ce sont elles qui vous ont amenées à « résister » et que vous avez continué de défendre à Ravensbrück. Ce sont elles qu'il nous faut transmettre à nos enfants, à tous les plus jeunes pour qu'ils s'engagent à leur tour et résistent à la misère, à l'injustice, à la haine, au terrorisme, sans jamais désespérer ... ».

Geneviève Bonnin Zamansky

Extrait d'une lettre de Geneviève Bonnin sa mère à son retour de Ravensbrück

A ma mère, à maman,

Je te voyais là, entrer dans le camp au bras de mon fils âgé de 23 ans bientôt 24. Le même âge que toi exactement, quand tu entrais ici en avril 44 avec ta maman Marguerite, une « vieille femme » de 50 ans pour les SS, pourtant plus jeune que moi qui suis là aujourd'hui. Comme tu étais jeune et belle ! A quoi pensais-tu en entrant dans ce camp ? ... Tu nous as emmenés avec toi à Ravensbrück et tu as eu raison de le faire. J'ai enfin un endroit

bien réel, des images réelles auxquels collent tous les récits que tu nous as faits. Plus besoin d'imaginer, j'ai vu, j'ai touché ce Ravensbrück où tu passes toute une année de ta jeunesse ...

Note de la rédaction : La grand-mère, la mère et le père de Geneviève ont été déportés.

Son grand-père maternel ainsi qu'un des frères de sa mère, Marc Hervieu, sont morts en déportation.

Extraits d'une lettre personnelle de Sylvie Guimet (professeur de lettres à Mâcon), fille de Suzanne Guimet Arcelin (46000) dont trois sœurs ont également été déportées, toujours séparées. Les quatre sœurs sont rentrées.

... « Réflexion faite – comme on dit – mon incapacité à écrire quelque chose sur le voyage à Ravensbrück vient de ma peur d'être indécente plus que maladroite, de blesser des personnes soit en disant trop, soit pas assez. »

... J'y suis allée aussi pour être avec tous ceux qui ont éprouvé ce besoin d'y aller 60 ans après. J'avoue que cela m'a rassurée de voir tout ce monde et beaucoup de jeunes.

Depuis j'écris différentes « choses » mais c'est tellement en dessous de ce que je voudrais dire et quelle importance ?

... J'avoue qu'à l'escale de Munich, à l'aller, dans le couloir de débarquement,

la première « pub » que j'ai vue : SIEMENS m'a fait un choc. C'est ridicule, n'est-ce pas ? Mais je me suis dit « Ça y est, j'y suis », malaise ... Ridicule, car, bien sûr, dans notre pays comme en Allemagne on ne pouvait pas supprimer toutes les marques, toutes les traces, toutes les choses et les gens qui d'une façon ou d'une autre ont collaboré avec la terreur nazie.

Ce qui m'a le plus intéressée à Ravensbrück c'est la maison des gardiennes transformée en « musée » où l'on retracait la biographie de toutes les jeunes femmes recrutées pour ce « travail ». Apparemment aucune n'a

En souvenir d'Yvonne

De retour de Ravensbrück, où a été internée sa chère tante et marraine Yvonne Baratte, Nicole Le Prat nous livre ses impressions dans un texte émouvant.

démissionné, aucune ne s'est dissociée même si certaines – rares sans doute – se sont moins mal conduites comme en apporte la preuve l'entretien filmé d'A. Chalut qui a témoigné en la faveur de l'une d'entre elles.

J'ai passé des heures dans cette maison. Je voulais tout lire. Peut-être pour comprendre comment on en arrive à devenir un bourreau ? Quelqu'un du groupe se demandait ce qu'on avait bien pu leur dire des prisonnières pour qu'elles atteignent ces sommets de férocité ? Nous qui ne savons pas ce qu'est l'endoctrinement dans un système totalitaire, que pouvons-nous comprendre ? Toutes ces femmes ordinaires transformées en tortionnaires.

Dans cette maison passaient « en boucle » deux petits films. Un extrait du procès des gardiennes arrêtées par les Britanniques, serrées sur le banc des accusés, visages fermés, bien vêtues – manteau de fourrure pour l'une d'elles – elles écoutaient la sentence sans broncher. L'autre film montrait une rue d'un village où passait une colonne, par cinq, de femmes en robes rayées. D'abord de dos. Puis de profil. Elles marchaient vite. La rue était presque vide. Un cycliste s'est arrêté et a regardé. Puis au premier plan, presque flou on voyait le visage d'une vieille femme qui passait à côté de la colonne. Visage souffrant, regard angoissé qui s'est détourné de l'objectif. Qui filmait ?

... Il faudrait parler aussi de ces 103 photos exposées dans la maison des gardiennes. Datées de 1947 à l'époque où les Américains les détenaient. Visages souriants, figures lisses, bien nourries, bien coiffées. L'une d'elles une petite croix autour du cou. Seule l'une d'elles détournait son regard de l'objectif et une autre sans sourire le fixait, un sourcil en l'air comme si elle se demandait – comme moi – le sens de cette photo « de famille ». Je me disais que c'était ce visage-là qui s'offrait aux détenues : fermé, comme menaçant ou impavide, glaçant en tout cas.

Les questions n'en finissent plus et je ne crois pas qu'il y ait de réponse au « pourquoi ». Et au « comment » ? Y aura-t-il toujours et partout des volontaires pour endosser l'uniforme du tortionnaire en dépit de tout ce que l'histoire nous enseigne ? Longtemps j'ai cru, comme Condorcet ou Hugo, que le combat contre l'ignorance était le premier rempart contre la barbarie mais sans doute est-ce sans cesse à recommencer.

Première émotion, à Roissy, dix survivantes de 80 ans et plus, étonnantes, pour la plupart accompagnées d'enfants et petits-enfants, et un survivant, déporté à 7 ans avec sa mère...

Des retrouvailles d'abord

« Je viens chercher les traces de mon enfance perdue », nous dit-il, anxieux... Nous sommes cinquante Français pour ce voyage du souvenir, le dernier sans doute.

La fille et la petite-fille de Geneviève Anthonioz-de-Gaulle sont venues nous rejoindre. J'ai agrafé à mon revers le beau visage d'Yvonne, ma jeune tante et marraine. Je veux marcher dans ses pas sur les lieux de ses souffrances, je veux retrouver celles qui ont été ses amies pendant les huit derniers mois de sa vie. Et très vite, l'une d'elle, Marie Fillet, s'approche, regard bleu doux et me dit : « Mais c'est Yvonne ! » et elle se met à chanter à mi-voix des chansons

apprises d'Yvonne il y a 60 ans ! « *De bon matin à la fraîche...* » marquant la mesure de ses deux mains refermées sur les miennes ! Je chante aussi, bien sûr, et les larmes aux yeux, nous nous sourions ! Trois autres déportées la reconnaîtront aussi. C'est plus que je ne pouvais espérer, alors je sais que j'ai bien fait de venir.

Dans la mémoire des survivantes, les déportées pleurent et crient encore

Yvonne a respiré cet air... elle a vu ces lieux ; la route depuis Berlin, pays plat à l'infini, forêts de pins, longs fûts gris et serrés qu'ouvrent les phares, comme des barreaux de prison. La ville proche au fin clocher, séparée du camp par un lac immense, créé sur les marais d'origine. Pendant six longues années, on y jeta les cendres de milliers de corps.

Et puis nous arrivons au camp. Une douzaine de villas d'officiers SS,



La maquette du camp, dans l'ancienne Kommandantur

intactes, transformées aujourd’hui en auberge de jeunesse... Qui d’autre pourrait, sans état d’âme, habiter ces maisons ?

La « Kommandantur », devenue « Accueil et Bibliothèque », le *Bunker* (la prison), deux étages de cellules, fenêtres obstruées pour les prisonnières au secret ; Geneviève de Gaulle y séjourna dans une solitude absolue.

Des femmes de vingt nations ont été déportées ici, les plus nombreuses : les Russes, puis les Polonaises et les Françaises. Chacun de ces vingt pays a été invité à décorer une cellule en souvenir de ses ressortissantes ; évo- cations si diverses : ici des visages seulement, là des poèmes, un arbre brûlé et douloureux et là des mots d’adieu ou de révolte bouleversants, gravés sur les murs par les détenues, avec leurs ongles... On les a protégés d’une plaque de verre.

Des garnisons russes ont occupé le camp jusqu’en 1994 et négligeant le devoir de mémoire, ont détruit une grande partie des installations du camp nazi : les deux chambres à gaz ont disparu, les baraquements en bois ou s’entassaient ces malheureuses, « la tente » de toile militaire ou des centaines sont mortes abandonnées, les *Revier* – sorte d’infirmerie mour- roir. Mais subsiste le crématorium, avec ses trois fours, deux en briques réfractaires ; marchant jour et nuit, le troisième a été remplacé par un four en acier, le brancard métallique engagé dans sa gueule ouverte... On pense à ce même geste, brusque et précis, que fait le boulanger pour déposer son pain et retirer sa pelle... Quelques Allemands jeunes, au visage incrédulé, silencieux ; d’autres prennent des photos, en riant. Ce n’est même pas, sans doute, dans leur livre d’Histoire, ou si peu... Demeuré intact aussi, le « Couloir des fusillés » (1) espace d’un mètre et quelque, entre deux bâtiments, sur 20 ou 30 mètres de long, et fermé à une des extrémités. Les condamnées étaient poussées en file, sans pouvoir s’enfuir, et d’une seule salve de mitrailleuse, toutes étaient abattues... Beaucoup de fleurs et de veilleuses devant ce terrifiant couloir, ce doux dimanche d’avril ensoleillé. Marie me dit que, plus que les lieux,

ce sont les choix, les cris, les coups de feu qui lui remontent en mémoire...

Et puis la « place des appels », agrémentée aujourd’hui d’arbres, trop jeunes pour avoir vu ces appels interminables, debout, à peine vêtues, dans l’aigre-vent de la Baltique, celles qui tombent et qu’on abat sur place... Et au loin et si près pourtant le clocher de Furstenberg. Mais, entre le village et ces femmes, deux cheminées de brique fument nuit et jour, et le sinistre lac des cendres humaines, les ramènent à la réalité de l’enfer.

Un passé assumé ?

Un étonnement intense : personne à Ravensbrück ne parle français. Direction, documentalistes, personnel d’accueil, vendeurs de livre, je dis bien personne... Désignation des bâtiments, documents affichés, légendes des plans, des photos, des objets présentés : **tout est en allemand** (2).

Vue de Proméranie, la France est loin certes, mais près de 60 000 Françaises sont venues mourir ici et quelques 140 000 femmes y ont vécu l’enfer ! Alors ? Pas de guide parlant français, même pour cette dernière commémoration ; à peine plus d’anglais, curieusement ; ils sont pourtant si doués, les Allemands, pour les langues ! Alors l’évidence apparaît : c’est un parti pris. L’absence de langue commune est un barrage à tout échange, toute confrontation des souvenirs et à toute contestation... Les discours des cérémonies officielles, et religieuses, l’annonce des concerts par l’Orchestre des jeunes de Brandebourg, tout est en allemand, même le « Chant des marais », symbole de notre Résistance ! J’ai reconnu la célèbre Moldau de Smetana, mais n’attendez pas que je vous dise qui a composé ce très beau concerto pour cor (pour la petite histoire : avant le concert, quatre personnes sont venues nous demander, en quatre langues dont le russe, de bien rapporter les quelques casques de traduction simultanée, distribués pour les discours officiels, car il en manquait ! Pour cela, il y avait donc des interprètes).

Parti pris aussi de ne présenter que des photos « choisies », pas de mortes, les déportées sont vêtues pro-

prement et nourries ; ici, les unes poussent un lourd wagonnet et les autres referment la terre avec des pelles, rien ne dit qu’elles viennent d’enterrer leurs amies dans le bois voisin de la voix ferrée... *Elles jardinent*, penseront les jeunes, si la légende ne leur dit pas la vérité. Et là, une gardienne en uniforme tient son boxer allemand en laisse courte ; mais c’est pour le caresser, en souriant ! La légende dit-elle que sur un ordre, ce chien attaque à la gorge la prisonnière rebelle ou voleuse d’un peu de nourriture ?

Est-ce au prix de cette *censure*, de ce refus de la réalité que se fera cette Europe, dont nos deux pays sont les indispensables guides ? A Ravensbrück, le mot « Allemand » n’est jamais prononcé, on dit « nazi » ou « SS », quelque fois « fasciste », ils en parlent comme... d’un autre peuple.

Et alors, un peu de vérité historique devient possible. Quelle charge insupportable leurs pères et grands-pères ont mis sur leurs épaules ! Mais les objets parlent un langage universel et, pour ne parler que de lui, ce monstrueux rouleau compresseur de pierres et béton, que tiraient deux ou trois femmes, des journées durant ; il est là, exposé sur son lit de cailloux, sans légende, plus éloquent qu’un aveu...

Dernière émotion sous ce soleil bienveillant, dans cette Babel du souvenir, nous nous croisons et recroisons au hasard de nos pas et beaucoup de femmes, étrangement, se sourient en passant ; nous savons que nous sommes là, toutes, pour la même cause... La compassion et l’amitié s’échangent aujourd’hui, à Ravensbrück, entre inconnues.

Nicole Le Prat

(1) Des hommes aussi y furent assassinés.
(2) Malgré les réclamations opiniâtres et incessantes d’Annette Chalut auprès des autorités du lieu.



Les Allocutions

Monsieur Hamlaoui Mékachéra **Ministre délégué aux Anciens combattants**

Mesdames et Messieurs,

Au nom du Président et du Gouvernement de la République française, avec ma collègue, ministre de la Parité et de l'Égalité professionnelle, je suis venu saluer la mémoire de toutes celles qui ont été déportées, par milliers, dans ce camp de Ravensbrück.

Dès 1939, cette enceinte est devenue un lieu de souffrances indicibles. Le pire y a été commis.

Aujourd'hui, nous nous souvenons de chacune de celles qui, ici, ont été brisées, martyrisées, assassinées.

Nous nous souvenons des opposantes au régime, des Résistantes, persécutées en raison de leur courage et de leur fidélité à leurs idéaux.

Nous nous souvenons des victimes des chambres à gaz, des victimes des expériences soi-disant médicales, des traitements les plus odieux, les plus lâches et les plus cruels.

Nous nous souvenons de ces nourrissons soumis, dans la fragilité et l'innocence de leurs premiers instants, à l'inhumanité la plus impensable.

Aujourd'hui, 60 ans après la libération du camp par les soldats de l'Armée rouge, nous attestons de leur indéfectible dignité et de l'admiration que tous nous inspirent.

Nous ne les oublierons jamais.

Pour les Français, pour la France, Ravensbrück est, à jamais, le symbole tragique de la déportation et du martyr des Résistantes.

« Jamais tant de femmes n'avaient combattu en France. Et jamais dans de telles conditions ». Ces mots prononcés

devant des survivantes de ce camp, par André Malraux, Résistant, grand intellectuel et ministre du Général de Gaulle, ces mots donnent la juste mesure du respect que nous devons à celles qui ont rencontré l'enfer pour l'avoir combattu.

Des Françaises de toutes convictions et de toutes conditions, qui ont refusé l'asservissement de la patrie, qui ont pris tous les risques pour combattre l'occupant nazi et ses complices, des Résistantes qui ont relevé notre honneur.

Des femmes exemplaires de courage et de dignité.

Je salue avec amitié et émotion celles qui sont avec nous, aujourd'hui, pour accomplir ce difficile pèlerinage du souvenir. Je pense à celles qui sont unies avec nous par la pensée.

Je pense à celles qui nous ont quittés. Nul n'oubliera jamais la figure lumineuse de Geneviève de Gaulle-Anthonioz, ni d'aucune de ses camarades qui ont, selon ses mots : « traversé la nuit ».

Sur cette terre gorgée de l'horreur la plus absolue, sur cette terre qui porte, pour toujours, la marque de la barbarie, sur cette terre de malheur, nous sommes réunis, aujourd'hui, venus de toute l'Europe, pour nous souvenir.

Nous sommes réunis pour réaffirmer notre détermination à protéger les générations futures contre tout retour vers cette barbarie.

Tel est bien le sens fondamental de notre action pour défendre la démocratie dans nos pays respectifs.

Tel est bien le sens de notre action pour construire une Europe toujours plus unie autour des valeurs de liberté et de respect de la dignité humaine.

Docteur Annette Chalut **Présidente du Comité international de Ravensbrück**



Minute de recueillement.

Après avoir salué les nombreuses personnalités présentes : ...

Je suis heureuse de vous remercier de votre présence à Ravensbrück. Au nom du Comité International et des Déléguées des 20 Nations, des Communautés juives et tziganes, des scrutateurs de la Bible, des asociales, en ce 60^e anniversaire de la Libération du Camp.

Je remercie tout particulièrement les déportées, mes amies venues de par le Monde, qui participent avec leurs enfants, petits-enfants et amis à cet hommage aux disparues, malgré la fatigue qu'elles surmontent.

60 ans après, nous n'avons pu oublier ces arrivées, nocturnes, le plus souvent, au milieu des coups, des cris, des chiens, après un voyage exténuant, entassées dans ces wagons à bestiaux, sans lumière, sans hygiène, dans cette apocalypse. Aucun détail n'échappe à nos souvenirs : que ce soit l'entrée dans les douches, le dépouillement de toutes

nos affaires, la fouille au corps, la tonte absolue, la numé-rotation, l'affublement de tenues rayées disparates et ce fichu collé sur les crânes rasés ... et à la main quelquefois « la brosse à dents » salvatrice !

60 ans après, nous sommes étonnées d'être là !

Le terrain du camp ne ressemble plus à rien de mémorable : l'utilisation des lieux par les troupes libératrices russes jusqu'à 1993, a transformé ce site. L'enlèvement de leurs casernements a pris du temps, encore plus de temps pour la dépollution, on dit ici la « décontamination »... il y avait en effet ici enterrées des citerne et des citerne de combustibles, enlevées seulement il y a deux ans ! Il reste encore de nombreuses structures de cette époque à retirer.

Même, les monuments au bord du lac sont en réfection, le sol en partie remblayé par les prisonnières, au dépens des marais, s'effondre régulièrement ; le Mur des Nations, mur original du camp, s'effrite. Seul le parterre de rosiers « Résurrection » se souvient des fosses qu'il recouvre... le crématoire, le rouleau, le couloir des Fusillés, eux, ont supporté les ans.

Comment expliquer à nos descendants, à nos amis, aux visiteurs où étaient nos blocs : ils sont bien marqués « en creux », aucune restauration n'a été acceptée jusqu'à présent. Où étaient les différents blocs de quarantaine, le bloc 32 des NN, où étaient les blocs des malades, les blocs de désinfection, ceux des nouveaux-nés, celui des expériences, le *Strafbloc*, la morgue ? Difficile de s'orienter !

Vous verrez le lieu-dit de « la tente », un accès direct a été aménagé ; les ateliers de l'*Industriehof* ont été transformés en lieu d'expositions ; très loin le camp de Siemens et le camp des hommes (ce sont les prisonniers de Sachsenhausen, à 50 km d'ici, qui en 1939 ont construit ce camp) ; vous passerez devant les baraques des objets volés, près des rails qui y conduisaient les wagons directement ; plus loin encore, dans ce complexe de 200 hectares, il faut aller « visiter » le Jugendlager-Uckermark où des milliers de jeunes filles allemandes, « asociales » étaient rééduquées, loin des regards, avant de faire place aux « sélectionnées » par les nazis : femmes âgées, femmes malades, inaptes au travail dirigées fin 1944 vers la chambre à gaz près du crématoire ou plus de 5 000 femmes ont disparu ... une première réhabilitation du site est dûe aux Amies de l'Amicale allemande.

Bien sûr la *Kommandantur* expose sans interruption l'historique du camp, les biographies des anciennes, les livres et les dessins de nos camarades grâce au travail des équipes de chercheurs qui se succèdent aux archives.

Bien sûr le *Bunker*, l'ancienne prison du camp, représente la résistance de chaque Nation exposée selon ses désirs propres.

Mais comment appréhender la souffrance, la déchéance, les humiliations de nos amies, comment montrer cette solidarité, ce soutien qui ont franchi la porte des camps et des commandos et qui font que nous sommes réunies peu nombreuses, mais encore nombreuses en ce jour inespéré - 60 ans après.

Cet espoir de liberté qui nous a fait vivre et survivre, malgré les malheurs, nous dynamise encore.

C'est la connaissance de ce passé qui garde en éveil notre vigilance et réclame de notre entourage, de nos gouvernements un respect éternel de ce lieu, une lutte accrue contre tous les ferment de xénophobie, d'antisémitisme, de servitude, de crimes contre l'humanité.

Merci de votre attention.

Annette Chalut

Un appel des survivantes de Ravensbrück et d'Uckermark

Lors des cérémonies internationales du 60^e anniversaire au mémorial de Ravensbrück les 16 et 17 avril, les anciennes détenues ont lancé un appel pour le maintien et l'entretien des lieux. Nous le reproduisons ci-après :

« Nous les signataires, survivantes et survivants des camps de concentration de Ravensbrück et Uckermark, soutenons les revendications du Comité International de Ravensbrück pour l'aménagement du complexe du camp.

La sauvegarde et l'aspect des lieux historiques sont pour nous prioritaires. Ils passent avant une nouvelle construction pour un centre d'informations pour visiteurs.

Nous exhortons la Fondation des Mémoriaux du Brandebourg, les responsables du gouvernement du Land de Brandebourg et le gouvernement fédéral allemand qui ont fait le projet de faire appel aux moyens financiers de l'Union européenne de les consacrer en priorité aux mesures suivantes :

– la conservation des vestiges existants encore de l'époque du camp, tels que le mur du camp, les fondations des douches des prisonnières et de la section des cuisines, les baraques ;

– l'élimination de toutes les superstructures de l'ancien complexe du camp érigées après 1945 ;

– l'exploration, l'aménagement et le marquage précis de la partie sud du camp des femmes, du camp des hommes, du camp Siemens et du Jugendlager Uckermark ;

– l'inclusion de l'ensemble du complexe du KZ dans le mémorial de Ravensbrück et dans la Fondation des Mémoriaux du Brandebourg.

Le centre d'information des visiteurs serait installé dans la *Kommandantur* et non dans un nouveau bâtiment pour l'instant. »

Evocations, 60^e Anniversaire et le temps ne passe pas ...

Il neigeait sur Paris le 1^{er} mai 1945. Ce fut le jour de mon retour à Paris. Tous les déportés, mes compagnons, en gardent aussi le souvenir.

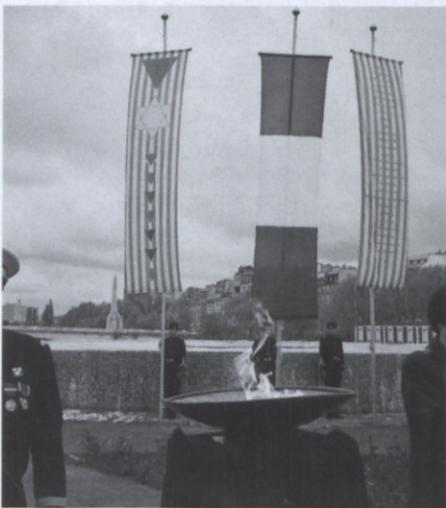
Le 6 juin 2004, le soleil tapait dur sur l'esplanade, face au Mémorial de Caen. Nombreux, anciens et anciennes, nous attendions assis les discours du Président Jacques Chirac et du Chancelier Gerhard Schröder célébrant le 60^e anniversaire du débarquement en Normandie. Des bénévoles aux petits soins nous apportaient parapluies en guise d'ombrelles, de l'eau en quantité, des bombes de bruine. Du voisinage amical de ces compagnons je me souviens mieux que des paroles officielles dont nous devions être le garant.

Le 14 juillet suivant, des torrents de pluie se sont déversés sur le fort de Romainville. Des élèves des écoles voisines, en tenue légère, prouvaient leur volonté tenace en menant à bien le spectacle de plein air, prévu pour une température de saison, jusqu'au tableau final, où les enfants débolaient à partir du haut des remblais formant un vaste drapeau tricolore, accompagnés par un orchestre de jeunes imperturbables.

Je n'évoquerais pas la neige et le froid à Auschwitz le 27 janvier 2005, je n'y participai que par télévision interposée.

Du voyage du souvenir à Ravensbrück, vous avez déjà trouvé les récits de quelques participantes.

Du dimanche 24 avril 2005, Journée nationale du souvenir des victimes et héros de la déportation, je peux évoquer le dépôt de gerbe rapide au Mémorial du Martyr Juif Inconnu, la marche, où le silence devrait être rigoureux,



Mémorial de l'Île de la Cité.

vers le Mémorial de la Déportation de l'île de la Cité où sont honorés tous les morts en déportation. Là, selon un rituel bien établi, ravivage du flambeau, lecture de deux beaux poèmes (le nom de leurs auteurs ne furent pas cités), un chœur, dépôt d'une gerbe unique dans la crypte. La cérémonie s'achève par la distribution de petits bouquets tricolores que chacun peut déposer au pied des trois grands mâts dont les oriflammes surplombent la cérémonie. Il fait encore beau mais lourd. Organisation efficace et aimable pour le transport et l'accueil vers l'esplanade du Trocadéro, via la salle des rencontres aux Invalides. Installation sur des chaises ordonnées face à la tour Eiffel dans l'attente de l'arrivée des officiels, du discours du Président de la République et du spectacle, assez mystérieusement préparé, pour évoquer devant l'assistance et les téléspectateurs des chaînes 1 et 3 l'essence de notre vécu de déporté.

Las ! Une longue demi-heure durant, la pluie fouette et transperce les spectateurs « posant » sagement assis, déployant de rares parapluies et des capes de plastique transparent généreusement distribuées, protégeant à peine mieux hommes et femmes que ne le fut le matériel sophistiqué mis en place pour la diffusion et la retransmission de l'événement. A l'arrivée de M. Jacques Chirac le violent orage est passé.

Dans son discours, le Président de la République s'adresse directement aux déportés : « En cet instant, le souvenir, refusant le temps qui fuit et qui efface, surgit à nouveau. Vous revivez ces temps de souffrance, celles du froid et de la faim, de la séparation et de la déchirure, de la peur et de la mort. Et vos pensées, je le sais, vont vers celles et ceux de vos camarades, de vos proches, qui ne sont pas revenus, vers "tous ces yeux fermés jusqu'au fond de la grande nuit funèbre" qu'évoquait André Malraux. » ... « Unis pour affirmer votre dignité et défendre jusqu'au bout votre humanité. Unis, pour que l'oubli ne l'emporte pas, pour faire mentir vos bourreaux et pour confier à la jeunesse votre message de vigilance et de résistance. » ... Je regrette de ne pouvoir citer tout au long ce message très applaudi.

Devant nous, les deux énormes blocs gris s'écartent comme un livre s'ouvre, pour faire place à un merveilleux violoniste en équilibre sur une fine colonne sur fond de ciel et de tour Eiffel. Il joue.

Puis le spectacle commence, quelquefois trop abstrait pour être évocateur, mais faisant preuve d'une réelle créativité. Il me faudrait le revoir, au sec et sans les quelques avatars dûs à la tempête.

La Journée s'achève à 20 h 30 par un dépôt de gerbe sur la tombe du Soldat Inconnu sous l'Arc de Triomphe. Modestement j'eus l'honneur d'y porter le drapeau de la Flamme.

Je n'oublie pas non plus la célébration du 60^e anniversaire de la capitulation du régime nazi, le 7 mai à Reims, le 8 mai à Paris, moins encore le 8 mai 1945 à Paris. J'y étais. Douleur extrême, joie extrême !

Comment après cela parler du déluge qui accompagna les invités de l'Elysée le 23 juin 2005 quand le Président Jacques Chirac a évoqué l'appel du 18 juin 1940 du général de Gaulle devant les combattants et combattantes en France et hors de France.

Nous nous souvenons du trop froid, rarement du trop chaud, de la faim, des stations debout durant nos mois de déportation, de notre solidarité aussi, probablement plus faciles à évoquer que notre profonde misère. Pourquoi me reste-t-il cette mémoire climatique, il faut dire quelque peu paroxysmal, et je tais l'émotion de me retrouver lors de ces cérémonies avec mes amis, sous un même pavillon avec toujours le même attendrissement.

Denise Vernay



Parvis des Droits de l'Homme
Place du Trocadéro.

Une œuvre exceptionnelle vient de paraître

Le précédent *Voix et Visages* annonçait la parution d'un ouvrage aux Editions de La Martinière d'*Une opérette à Ravensbrück - Le Verfügbar aux Enfers** écrite par Germaine Tillion à l'automne 1944. Ce beau livre comporte une préface très explicite de Claire Andrieu, historienne, et fille de Anise Postel-Vinay, qui, elle-même a fourni les notes indispensables à la compréhension de cette œuvre exceptionnelle. Un don de l'éditeur : un fac-similé très réussi du manuscrit original.

Circulait-il à Ravensbrück ? Une amie vient de me faire parvenir un extrait de *La victoire en pleurant*, livre de Béatrix de Toulouse Lautrec, déportée sous son nom de jeune fille, avec sa mère Madame de Gontaut-Biron dans les 57000 (éd. France Empire 1981, p. 273). J'ai le plaisir de vous le communiquer :

« *Les Verfügbar : les disponibles* »
*Longtemps rivés à la chaîne,
La faim nous a tourmentés,
Assez, assez, de nos chaînes,
Nous voulons nous racheter.*

– Tu connais Coury ?
– Non.
– Une fille épataante, et, le lendemain Paulette m'apporte un petit paquet.
– Fais attention, c'est tordant.
– Qu'est-ce que c'est ?
– Une petite pièce écrite par Coury, mais ne le salis pas et ne te la fais pas prendre. Lis-la vite.

En première page, je lis : *Le Verfügbar aux enfers*.

C'est un chef-d'œuvre. Je ne désespère pas qu'un jour, pressée par ses camarades, l'auteur ne publie ce petit opuscule. En attendant, laissez-moi dire deux mots de cette espèce maudite, comme je disais, et de laquelle nous, Françaises, faisons presque toute partie.

* Germaine Tillion. *Le Verfügbar aux Enfers. Une opérette à Ravensbrück*. Ed. de La Martinière, 2005, 224 p. En vente chez les bons libraires, 30 €.

IN MEMORIAM

YVONNE CHARRIER 1924-2005



Yvonne François, gaulliste de la première heure, entre dans la résistance par son frère qui préparait l'école de Saint-Maixent avant l'arrivée des Allemands. Elle devient agent de liaison au sein du réseau paramilitaire *Libé Nord*.

Tous deux sont arrêtés à Angers le 16 février 1944 par la Gestapo qui démembre alors ce réseau dans l'ouest de la France. Après avoir été internée à la prison du Pré Pigeon d'Angers, puis au fort de Romainville, Yvonne est déportée au camp de Ravensbrück dans le convoi des 38000. Cataloguée NN, elle fait partie du convoi noir qui part pour Mauthausen le 2 mars 1945.

Libérée avec les Françaises et Belges survivantes de ce convoi par la Croix Rouge internationale le 22 avril, via Saint Gall puis Annecy, Yvonne François arrive à Paris le 1^{er} mai 1945. Mais son frère, lui, était mort à Melk, terrible Kommando de Mauthausen. Yvonne ne s'en remettra jamais et chaque été elle alla, avec son mari, se recueillir en Autriche.

Les hasards de la vie professionnelle de son mari Roger ont amené le couple d'Angers à Alençon, puis à Caen et enfin à Rouen en 1972. Dès lors, après avoir élevé ses trois enfants, avec le soutien permanent de Roger, bien connu des fidèles de l'ADIR, elle participe aux activités de solidarité de la FNDIR et accepte la charge de déléguée de l'ADIR pour la Seine Maritime. Malgré son mauvais état de santé elle rend visite à nos camarades épargnées sur le vaste territoire de son département et du Calvados.

Yvonne tant qu'elle le peut, porte témoignage dans différents établissements du Calvados, au Mémorial de Caen et aussi toujours fidèle à sa ville natale dans son propre lycée à Angers dont neuf de ses professeurs et sa directrice avaient été déportées.

Décorée de la Légion d'Honneur, de la Croix de Guerre, de la Médaille

Militaire, Yvonne Charrier est morte soixante ans et un jour après son retour à Paris et fut inhumée la veille du 8 mai. Elle avait 81 ans.

Ses amies s'interrogent : comment Yvonne a-t-elle pu résister à ces quinze mois de détention avec son sourire si doux et malgré sa fragilité ?

Miarka

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de vous faire part du décès de nos camarades :

Marie Janvin (62912), Angers, mai 2005.

Marie-Louise Streisguth (34144), Chambéry, le 11 juin 2005. Ninette était déléguée de Savoie.

Noëlla Rouget, déléguée en Suisse, a perdu son mari. Genève, le 7 juin 2005.

DÉCORATIONS

Dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur a été promue Commandeur :

Marie-Anne Pfeiffer, déléguée du Bas-Rhin et du Haut-Rhin.

Ont été nommées Chevalier :

Marie-Madeleine Altmeyer.

Josette Vignol.

Toutes nos félicitations.

En raison de la dissolution de l'ADIR, Mme Le Mouél, actuellement secrétaire à mi-temps le matin, cherche poste équivalent à Paris

à partir du 1^{er} janvier 2006.

Lui écrire à l'ADIR,
24, avenue Duquesne, 75007 Paris
ou lui téléphoner au 01 53 69 00 25 (bureau) -
01 45 54 60 11 (domicile)

(laisser message sur boîte vocale en cas d'absence)

Merci

Directeur-Gérant : J. FLEURY

N° d'enregistrement à la Commission paritaire : 1206 A 05914
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 6647